

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL 2009

L'évangile que je viens de proclamer, avec la mention du vieillard Syméon et de la prophétesse Anne, nous renvoie à la fête de la Purification de la Vierge Marie ou de la Présentation de Jésus au Temple. Il a donc déjà un avant-goût de Carême alors que nous sommes encore dans l'octave de la Nativité. C'est que Noël et Pâques sont indissolublement liés, contrairement à ce qu'une société sécularisée voudrait nous faire croire en réduisant la joie de Noël à une célébration douceuse et en ignorant tout simplement celle de Pâques, si dérangement car elle ne ressort bien que sur l'horizon de la Croix.

Noël et Pâques sont liés. C'est ce que je disais ici même avant-hier en contemplant l'enfant de Bethléem, emmailloté, couché dans la mangeoire. Bethléem signifie *la maison du pain*. Et celui qui vient de naître dans la ville de Jessé est aussi celui qui dans la ville de David va s'offrir en nourriture à ses disciples le soir du Jeudi Saint, son sacrifice étant consommé le lendemain sur la croix. Son corps sera alors enveloppé de linges, comme au jour de sa naissance, pour être porté au tombeau.

Noël anticipe Pâques, et Pâques donne à Noël tout son sens. C'est d'ailleurs ce que les textes de notre messe soulignent avec force. Et d'abord l'antienne de l'*introït*, tirée du livre de la Sagesse : « Alors qu'un silence paisible enveloppait toute chose et que la nuit parvenait au milieu de sa course rapide, du haut des cieux, ta Parole toute-puissante s'élança du trône royal ». Comment ne pas penser en effet à Noël, à la manifestation de la Parole divine qui est le Fils bien-aimé : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ». Même si cette survenue du Verbe dans la chair correspond plutôt à sa conception dans le sein de la Vierge Marie au jour de l'Annonciation, ce verset du livre de la Sagesse devient ainsi prophétie de l'Incarnation. Mais à l'origine, il était relecture d'un événement de la Pâque, celui de la dixième plaie d'Égypte, lorsque l'Ange exterminateur fondit du ciel et frappa les enfants qui n'étaient pas protégés par le sang de l'agneau répandu sur le linteau des portes. Ce verset, donc, dans lequel nous voyons spontanément une évocation poétique du mystère de Noël est en réalité une évocation dramatique du mystère de la première Pâques. Ce caractère dramatique est souligné par l'opposition entre le silence et la paix qui règnent dans la nuit et la puissance et la vitesse de la parole qui s'abat sur le monde. Le verset suivant confirme cette impression : « Ta parole toute-puissante s'élança du trône royal, guerrier inexorable, au milieu d'une terre vouée à l'extermination. Portant le glaive aigu de ton inexorable décret, elle s'arrêta et remplit de mort l'univers. Elle touchait au ciel et se tenait sur la terre... ». Quel souffle !

Un souffle là aussi prophétique, dont nous retrouvons l'écho dans notre évangile avec la prophétie de Syméon. Là aussi éclate le contraste. Contraste entre la paix et pourrait-on dire l'insignifiance de l'événement – de jeunes parents qui portent leur nouveau-né au Temple – et la signification qu'il revêt alors que, justement, « les temps sont accomplis » : « Cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction, et toi-même, une épée te transpercera l'âme, afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs ». L'Enfant-Jésus de la crèche est déjà cette Parole toute-puissante qui, telle un glaive, est venue pour séparer, pour exercer un jugement. Pour arracher son peuple, désormais dilaté aux extrémités du monde, à la captivité dont l'Égypte était la figure. Mais cette fois, le glaive ne se contentera pas d'épargner les uns et de frapper les autres. Il pénétrera à l'intime de chacun nous avertit l'épître aux Hébreux : « Vivante, en effet, est la Parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, elle peut juger les sentiments et les pensées du cœur. Aussi n'y a-t-il pas de créature qui reste invisible devant elle, mais tout est nu et découvert aux yeux de Celui à qui nous devons rendre compte » (Hb 4, 12-13). Le sang de l'agneau, qui opérait la discrimination, demeure un signe. Mais il devient désormais un signe de contradiction. D'abord pour Jésus lui-même : « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu ». Cette contradiction, il la connaîtra dans ses membres, suppliciés sur la croix, dans son âme, écartelée à Gethsémani. Mais il en deviendra lui-même le signe pour son peuple, et à travers celui-ci, pour tous les peuples. Car il exige une foi absolue en sa personne pour obtenir le salut. Une foi qui accepte de le reconnaître victorieux alors que crucifié, vivant alors que mis au tombeau, « maître des rois de la terre » alors qu'invisible au ciel, présent à ses disciples alors que voilé dans les sacrements. Jésus est bien la « pierre de scandale », la pierre de contradiction, celle qui fait trébucher les uns mais permet aux autres de se relever, la pierre venue du ciel telle la montagne gigantesque du livre de Daniel, qui ne peut laisser personne indifférent, qui oblige à prendre position, qui nous pousse dans nos ultimes retranchements.

En ce sens, le sang de l'agneau, et de l'Agneau crucifié, demeure bien un signe : un signe dressé comme étendard, qui oblige à choisir son camp, et donc aussi à trancher dans ses attachements. Car désormais la frontière, comme le dit l'épître aux Hébreux, passe à l'intérieur du cœur de chacun. L'octave de Noël nous renvoie donc à l'octave de Pâques, à ces jours où l'Église naissante, à travers le témoignage des messagers de la Résurrection, s'arrache

aux sécurités de la loi d'Israël, pour affronter dans la nudité de la foi l'épreuve du désert que constitue notre monde et entrer dans la Terre promise véritable, celle de l'adoption filiale, prélude à notre divinisation. C'est aussi ce que soulignent les textes de notre messe : « Lorsque la plénitude des temps fut accomplie, Dieu envoya son Fils, né d'une femme et assujetti à la loi, pour affranchir tous ceux qui étaient sous la loi et les adopter pour ses fils ». Le gage de cette libération, c'est l'Esprit Saint : « Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie Abba ! Père ! Vous n'êtes donc plus esclaves mais des fils, et si vous êtes fils, vous êtes aussi héritiers par la grâce de Dieu ». Par le don de l'Esprit Saint, nous devenons frères du Christ et donc fils du Père. Mais parce que le Père a ressuscité le Fils au matin de Pâques par la puissance de l'Esprit, en recevant ce même Esprit, nous sommes non seulement affranchis de la loi d'Israël mais aussi de la loi du péché dont le salaire est la mort. Nous sommes déjà pour une part ressuscités. C'est ce que notre évangile, là encore, suggère : Syméon et Anne sont des vieillards, déjà marqués par la mort. Face à la jeunesse de la Vierge et de l'Enfant, ils symbolisent la loi du monde ancien et celle de l'Alliance qui va être périmée. Le Verbe, à travers la maternité de l'Immaculée, apporte une jeunesse éternelle au monde, au point que celui-ci devra éclater comme une vieille outre pour être entièrement renouvelé. Il fait de même pour chacun de nous : il nous oblige à un complet renouvellement, à une transformation qui anticipe notre résurrection finale.

C'est à cette prise de position que nous appelle déjà l'enfant de la crèche. C'est cette question que nous posent déjà ses yeux clos. C'est cette question que se posait S. Thérèse-Bénédict de la Croix au moment de renouveler ses vœux de carmélite en pleine guerre mondiale : « *Ave crux, spes unica*. Le monde est en flammes. (...) Mais la croix se dresse encore plus haut que toutes les flammes. Elles ne peuvent la détruire. Elle est le chemin de la terre au ciel. Celui qui l'embrasse avec foi, avec amour, avec espérance, est emporté par elle dans le sein du Dieu un et trine. Les yeux du Crucifié sont maintenant posés sur toi avec gravité. Ils t'interrogent, ils te scrutent : veux-tu conclure à nouveau, et solennellement, ton alliance avec le Crucifié ? Que lui répondras-tu ? *Seigneur, vers qui pourrions-nous aller ? Tu as les paroles de la vie éternelle* ». Les yeux du Crucifié de Jérusalem, qui nous demanderont un jour « d'aller où nous ne voudrions pas aller », sont déjà les yeux du nouveau-né de Bethléem. Laissons-nous interroger par son regard, en ce temps de Noël, et avec Edith Stein, murmurons : *Ave crux, spes unica*.